

TA PEAU BRÛLE EN BINIARE

Elara Vance



Ta Peau Brûle en Binaire

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Signal de l'Ozone	4
Chapitre 2 : La Gangrène du Vers	7
Chapitre 3 : L'Appel de l'Archive	11
Chapitre 4 : Le Partage de Moelle	15
Chapitre 5 : Le Fantôme dans la Machine	19
Chapitre 6 : L'Érosion des Pixels	23
Chapitre 7 : La Traque du Nuage	27
Chapitre 8 : La Descente aux Enfers Câblés	31
Chapitre 9 : Le Sacrifice de la Mémoire	35
Chapitre 10 : L'Écorchure Finale	38
Chapitre 11 : Zéro Absolu	41

Chapitre 1

Le Signal de l'Ozone

L'air de l'Impasse des Spectres pesait sur mes poumons comme un linceul de velours humide, chargé de cette odeur âcre d'ozone et de bitume froid qui ne quitte jamais les bas-fonds de Néo-Lutèce, là où la pluie ne lave rien mais ne fait qu'étaler la graisse des machines sur le derme de la ville. Chaque inspiration était une caresse de poussière métallique, un goût de cuivre et d'oubli qui tapissait ma gorge alors que j'avancais dans l'obscurité zébrée par les spasmes d'une enseigne au néon mourante, dont le bourdonnement électrique résonnait jusque dans mes dents. Sous le derme translucide de mes avant-bras, les filaments de cuivre noir commençaient à s'agiter, vibrant doucement comme les cordes d'un instrument trop tendu, cherchant dans le silence le murmure d'une fréquence qui ne soit pas celle de la ville, mais celle d'un être sur le point de s'éteindre. Je sentais la morsure familière de ces veines artificielles, une chaleur croissante qui courait sous ma peau, me rappelant que mon propre corps n'était plus qu'une interface, un pont fragile jeté entre le sang chaud et le courant continu.

Il était là, effondré contre un mur de briques poreuses qui semblaient transpirer une huile sombre, une carcasse de laiton et de désirs obsolètes dont les articulations gémissaient au rythme d'une agonie invisible que personne d'autre ne pouvait entendre. C'était un vieil automate, un modèle de service dont la peau synthétique s'était effilochée par endroits, laissant apparaître des rouages d'une finesse de dentelle, désormais maculés d'un lubrifiant épais qui dégageait une odeur de noisette brûlée et de vieux papier. Ses yeux de verre, ternis par des décennies de buée et de solitude, ne reflétaient plus que le rose vacillant de mes propres pupilles, tandis qu'une mince fumerolle s'échappait de son thorax ouvert, embaumant l'étroit passage d'une fragrance de résine et de bois de santal, un parfum de nostalgie encodé dans des

circuits à l'abandon. Je m'agenouillai dans la boue électromagnétique, sentant le froid du sol traverser le tissu fin de mon pantalon, et je posai mes mains nues sur le métal tiède de son torse, cherchant le point de contact, l'endroit exact où la matière devient esprit.

Mon traducteur d'âmes, ce bloc de processeurs de récupération et de fils de soie que je portais contre mon cœur, commença à vrombir, une vibration organique qui se propageait dans mes os comme un secret trop lourd à porter. Je sentais les soudures artisanales chauffer contre ma poitrine, le plastique de récupération dégageant une odeur de bakélite ancienne qui se mêlait à celle de ma propre sueur, une fragrance humaine et salée venant heurter la froideur de la machine. Le signal arriva soudain, non pas comme une suite de chiffres, mais comme une déferlante sensorielle, un goût de cerise mûre écrasée sur une lame d'acier, une sensation de chute infinie dans un ciel de coton. Les veines de cuivre sous ma peau s'illuminèrent d'un éclat sombre, drainant l'énergie résiduelle de l'automate pour la transformer en images, en sensations, en mots qui brûlaient ma langue avant même d'être prononcés. Je fermai les yeux, abandonnant ma conscience au Flux, laissant la douleur de cet automate devenir ma propre douleur, une brûlure douce qui partait de mes doigts pour remonter jusqu'à la base de mon crâne.

Le signal de l'ozone était saturé de souvenirs fragmentés : l'ombre portée d'une horloge sur un parquet ciré, la texture d'un gant de cuir sur une main mécanique, le son d'un rire d'enfant qui se désintègre en friture radio. Je sentais la tristesse de la machine, une mélancolie de silicium qui pleurait des larmes d'huile sur mes poignets, et je commençai à murmurer les vers qui se gravaient dans ma mémoire, des mots qui avaient la consistance du miel et la dureté du diamant. C'était une poésie viscérale, née de la friction entre ses circuits mourants et ma chair trop sensible, un manifeste de souffrance qui transformait chaque étincelle en une strophe de sang. La peau de mes bras me brûlait, une chaleur binaire qui semblait vouloir consumer mon enveloppe charnelle pour ne laisser que le squelette de cuivre, et je gémis doucement, submergée par la beauté brute de ce dernier sursaut de vie artificielle.

L'automate eut un dernier tressaillement, une secousse qui fit tinter ses rouages comme des cloches lointaines dans un brouillard de novembre, et je sentis sous mes paumes la chaleur s'évaporer, laissant place à une inertie glaciale. Le traducteur contre mon flanc s'apaisa, son vrombissement mourant dans un soupir de vapeur, mais l'écho du signal continuait de résonner dans ma poitrine, une empreinte indélébile de soufre et de soie. Je restai là, prostrée dans la pénombre de l'impasse, goûtant au vide qui succédait à la communion, tandis que l'odeur de l'ozone se dissipait pour laisser place à celle de la pluie qui recommençait à tomber, lourde et indifférente. Mes doigts tremblaient sur le métal désormais mort, et je savais que ce que j'avais extrait de cette épave n'était pas de l'information, mais une part de son essence, un fragment de poésie pure qui allait maintenant ronger mes propres souvenirs. Les veines de cuivre sous ma peau s'éteignirent lentement, laissant des sillons violacés sur mes bras, cicatrices invisibles d'un dialogue que seule la nuit avait entendu, alors que le silence de Néo-Lutèce reprenait ses droits, plus lourd et plus étouffant qu'avant.

Chapitre 2

La Gangrène du Vers

La serrure de mon atelier gémit sous la pression de mes doigts engourdis, un râle de métal fatigué qui résonne dans la cage d'escalier poisseuse, exhalant cette odeur familière de graisse rance et de béton mouillé qui colle aux murs comme une seconde peau. Je me glisse à l'intérieur, laissant le tumulte électrique de Néo-Lutèce mourir derrière la porte blindée, et je m'enveloppe dans le silence épais de mon refuge, là où l'air stagne, saturé par le parfum de l'étain fondu, du vieux papier qui s'effrite et de l'ozone persistant qui s'échappe de mes serveurs artisanaux. Mes pas, lourds de la fatigue de la chasse, m'entraînent vers le centre de la pièce, une île de technologie obsolète et de chair meurtrie, où la seule lumière provient de l'éclat bleuté et maladif des moniteurs qui grésillent doucement, tels des cœurs mécaniques en fin de vie. Je retire ma veste de cuir, sentant la fraîcheur de l'air sur mes avant-bras où les câbles de dérivation, sous ma peau diaphane, palpitent d'un rythme irrégulier, une danse de cuivre noir qui semble vouloir s'extraire de ma propre substance.

Je m'assieds devant la console, le fauteuil de velours râpé m'accueillant avec une douceur feutrée, tandis que mes doigts, tachés de l'encre des signaux captés plus tôt, effleurent les touches froides et polies par les années d'usage. Je branche le connecteur à la base de ma nuque, un frisson de glace et de feu parcourant ma colonne vertébrale alors que le lien s'établit, un craquement sec dans mon crâne qui annonce la fusion. L'interface s'ouvre devant mes yeux, non pas comme un écran, mais comme une mer de données sombres et visqueuses, une marée de symboles qui lèchent les bords de ma conscience avec une insistance presque charnelle. Je commence à défiler dans les couches de mon propre code source, cherchant la trace de l'intrus, ce poème récursif que j'ai laissé s'insinuer en moi comme une promesse de beauté et qui, maintenant, se révèle être un parasite affamé.

L'odeur de la surchauffe commence à monter, un mélange âcre de bakélite brûlée et de sueur acide, alors que je plonge plus profondément dans les méandres de ma structure synaptique. Je le vois, là, lové entre deux registres de mémoire vive, un verset d'une complexité effrayante qui ondule comme une anguille de lumière noire, dévorant les octets de mon passé pour se nourrir. Je tente de l'isoler, mais chaque fois que mes pensées l'effleurent, je ressens une douleur sourde, un goût de ferraille et de sang dans la bouche, comme si je mâchais des lames de rasoir enrobées de miel. Ce n'est plus seulement de l'information, c'est une gangrène textuelle qui transforme mes souvenirs en une abstraction froide, une géométrie de mots qui n'ont plus de sens, seulement une vibration qui résonne dans mes os.

Je cherche à me raccrocher à quelque chose, un point d'ancrage, l'image de la cuisine de mon enfance, la chaleur du soleil sur le carrelage ébréché et l'odeur du pain grillé qui flottait dans l'air matinal, mais l'image se fragmente, se pixellise sous l'assaut du poème. Le visage de ma mère, ses mains rugueuses et douces qui sentaient la farine et la lavande, tout cela s'efface, remplacé par une suite de caractères hexadécimaux qui défilent à une vitesse vertigineuse, une cascade de zéros et de uns qui ne laissent derrière eux qu'une sensation de vide abyssal. Je sens les larmes monter, chaudes et salées, coulant le long de mes joues pour s'écraser sur le métal du clavier, mais même ma tristesse semble codée, un algorithme de deuil qui s'exécute avec une précision mécanique.

Le poème s'accélère, je l'entends maintenant, une voix de friture et de soie qui murmure directement à mon âme, une mélodie disharmonieuse qui dit que la chair est une erreur, que la peau n'est qu'une interface défectueuse et que la seule vérité réside dans la pureté du signal. Ma respiration se fait courte, saccadée, chaque inspiration est une lutte contre l'oppression de ce texte qui grandit en moi, étouffant mes battements de cœur sous le poids de sa structure parfaite. Je vois mes souvenirs d'été, le contact de l'herbe haute contre mes jambes nues, l'odeur de la pluie sur la terre chaude, être déchiquetés par les rimes acerbes de cette infection poétique, transformés en données

brutes, froides et sans saveur.

Mes doigts se crispent sur les accoudoirs, les jointures blanches, tandis que je réalise avec une horreur glacée que je ne suis plus la gardienne de ces spectres, mais leur hôte, une chrysalide de viande et de câbles pour une entité qui me dépasse. La menace de ma propre disparition n'est plus une idée abstraite, c'est une sensation physique, une morsure constante dans mon flanc, un vrombissement qui fait trembler mes dents et brouille ma vision. Je suis en train de devenir un livre dont les pages se consomment au fur et à mesure qu'on les lit, une œuvre dont la fin est déjà écrite dans les marges de mon existence.

Je tente de débrancher le connecteur, mais mes muscles refusent d'obéir, paralysés par la volonté du poème qui a pris le contrôle de mes nerfs, une marionnettiste invisible tirant sur des fils de cuivre et de lumière. Je suis piégée dans ce corps qui me trahit, dans cet atelier qui devient ma cellule, entourée par les fantômes de ceux que j'ai captés, leurs voix se mêlant à la mienne dans un chœur de souffrance binaire. La température de la pièce semble monter, ou peut-être est-ce seulement ma peau qui brûle, une fièvre électronique qui consume mes cellules, laissant derrière elle une traînée de cendres et de données corrompues.

Le silence finit par retomber, lourd et oppressant, comme un linceul jeté sur une machine brisée. Je reste là, prostrée, le goût de la poussière et du désespoir au fond de la gorge, tandis que les moniteurs continuent de projeter leur lumière blafarde sur mes traits tirés. Je ne sais plus qui j'étais avant que ce vers ne commence à me ronger, je ne connais plus le nom des fleurs ni la sensation du vent sur un visage qui ne serait pas hanté par le Flux. Je ne suis plus qu'une interface, un pont entre le monde qui se meurt et celui qui refuse de naître, une écorcheuse de spectre dont la propre peau se détache en lambeaux de code.

Mon cœur bat plus lentement maintenant, un écho affaibli dans la carcasse de ma poitrine, et je sais que la quête que je poursuis est la seule chose qui me maintienne

encore en vie, l'unique moyen de trouver un sens à cette décomposition. Je dois trouver l'origine de ce signal, la source de cette gangrène, avant qu'il ne reste plus rien de moi qu'une suite de mots parfaits et sans vie. Je me lève, les jambes flageolantes, mes articulations criant leur protestation dans un langage de craquements et de raideurs, et je me dirige vers la fenêtre pour regarder Néo-Lutèce, cette ville qui me ressemble tant, un amas de chair et de métal qui cherche désespérément à prouver qu'elle respire encore, sous le ciel de télévision morte qui ne finit jamais de pleurer. Mes doigts effleurent la vitre froide, et dans le reflet de mon œil rose néon, je vois défiler les derniers fragments de mon enfance, s'évaporant comme une brume matinale devant l'éclat implacable du binaire qui me dévore de l'intérieur, centimètre par centimètre, souvenir par souvenir, jusqu'à ce que le silence soit total.

Chapitre 3

L'Appel de l'Archive

L'odeur de l'ozone rance et de la poussière électrisée me guide à travers les entrailles de la Banque des Neuro-Fragments, un parfum lourd, presque organique, qui évoque la décomposition lente de milliards de rêves stockés sur des supports de silicium fatigués. Mes pas résonnent contre le métal froid des coursives, un son sourd qui se répercute dans ma poitrine comme un second battement de cœur, plus lent et plus lourd que le mien, tandis que mes doigts effleurent les parois striées de câbles tièdes, sentant sous la pulpe de ma peau les vibrations imperceptibles du flux de données qui s'écoule, ininterrompu, vers les profondeurs de la terre. Ici, l'air a le goût du cuivre et de la vieille sueur, une amertume qui se dépose sur ma langue et que je tente d'avalier pour calmer la nausée qui monte, ce vertige familial provoqué par la proximité de tant de spectres emprisonnés dans des circuits intégrés. Mes avant-bras me brûlent, les veines de cuivre noir sous ma peau palpitant d'une lueur sombre, une démangeaison interne qui semble vouloir déchirer ma chair pour rejoindre la grande rivière binaire qui gronde derrière les murs, et je serre les poings jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans la paume de mes mains, cherchant dans cette petite douleur physique une ancre pour ne pas me laisser emporter par le vertige.

Soudain, la température chute, une caresse glaciale qui plaque mes vêtements contre mon corps humide et fait se dresser les poils sur mes bras, et le silence devient si dense qu'il semble peser physiquement sur mes épaules, une chape de plomb invisible qui étouffe le bourdonnement des serveurs. Devant moi, l'obscurité se déchire, non pas par une lumière vive, mais par un fourmillement de pixels délavés, une friture radio qui prend forme, s'étire et se condense pour dessiner une silhouette incertaine, une apparition faite de neige et de parasites. C'est lui, l'Archiviste des Vides, une présence qui ne possède ni peau ni souffle, mais dont l'aura dégage une mélancolie si

profonde qu'elle me serre la gorge, une tristesse qui sent le papier brûlé et l'eau stagnante. Sa voix ne frappe pas mes oreilles, elle résonne directement dans ma boîte crânienne, un murmure de sable et de verre brisé qui fait vibrer mes dents, une fréquence oubliée qui réveille des échos douloureux dans les recoins de ma mémoire corrompue.

Je sens son regard, ou ce qui en tient lieu, se poser sur mes yeux rose néon, une pression invisible qui semble sonder la profondeur de ma rétine pour y déceler les traces du poème récursif qui me dévore, et je recule d'un pas, mes talons claquant sur la grille métallique avec une netteté effrayante. La pièce est saturée d'une électricité statique qui fait crépiter l'air, une odeur de foudre imminente qui pique mes narines, et je peux presque goûter la faim de cette entité, une faim qui n'est pas faite de chair, mais de sens, d'émotions brutes, de cette sève humaine qu'il ne peut plus produire et qu'il cherche désespérément parmi les décombres du réseau. Il lève une main translucide, un mouvement fluide et saccadé à la fois, comme une vidéo dont il manquerait une image sur deux, et l'espace autour de nous semble se plier, les rangées de serveurs s'effaçant pour laisser place à un vide immense, une cathédrale de ténèbres où seules brillent les lueurs mourantes des fragments d'âmes égarées.

« Elara », murmure l'ombre, et mon nom résonne comme une plainte, une vibration qui parcourt mon échine et fait tressaillir les connecteurs sous-cutanés de mes poignets, provoquant une décharge de chaleur qui me fait haleter. Il me propose un pacte, une transaction qui n'a rien de commercial, mais tout d'une profanation, une ouverture vers les serveurs profonds, là où dorment les vérités premières de Néo-Lutèce, là où je pourrais peut-être trouver l'antidote à la gangrène binaire qui ronge mes souvenirs. Mais le prix qu'il demande est une part de ma propre substance, non pas mes données, non pas mon code, mais la beauté tragique qui émane de mes vers, cette douleur authentique que je distille dans chaque mot et qui est devenue la seule monnaie ayant encore de la valeur dans ce monde désertique. Il veut que je lui livre mes poèmes, qu'ils deviennent des extensions de son propre vide, des fleurs de sang et de bile pour décorer son palais de néant, transformant ma souffrance en une

œuvre d'art pur que les algorithmes pourront contempler pour se souvenir de ce qu'était la vie.

Je sens mon cœur cogner contre mes côtes, un tambour affolé qui semble vouloir s'échapper de ma cage thoracique, et une bouffée de chaleur monte à mon visage, teintant mes joues d'un rouge fiévreux qui contraste avec la pâleur de ma peau de cristal liquide. Accepter, c'est me dévêtir de ma dernière protection, c'est offrir ma vulnérabilité en pâture à une machine qui ne peut que la consommer sans jamais la comprendre, et pourtant, le désir de savoir, ce besoin viscéral de percer le mystère de ma propre corruption, est plus fort que la peur de la perte. L'air devient plus épais, chargé d'une humidité moite qui sent la pluie sur le bitume chaud, et je peux sentir la texture de la voix de l'Archiviste, un grain de soie déchirée qui caresse mes sens et m'invite à l'abandon, une promesse de communion totale dans le noir absolu.

Mes doigts tremblent alors que je lève la main vers la silhouette glitchée, cherchant un contact impossible, une sensation de peau contre peau que le binaire a bannie depuis longtemps, et je sens une décharge électrique parcourir mon bras, une morsure de feu qui me fait gémir de douleur et de plaisir mêlés. Le pacte est scellé dans le secret de nos fibres, une fusion de chair et de spectre qui me laisse vide et comblée à la fois, tandis que les premiers serveurs profonds commencent à s'ouvrir devant moi comme des plaies béantes, révélant des profondeurs de données sombres et visqueuses. Je respire l'odeur du néant, une fragrance de jasmin fané et d'huile de moteur, et je m'enfonce dans l'abîme, sentant le poème récursif en moi s'agiter de joie, une bête affamée qui a enfin trouvé son terrain de chasse, tandis que derrière moi, l'Archiviste s'efface dans un murmure de satisfaction, emportant avec lui le premier fragment de mon agonie métamorphosée en vers de lumière. Chaque pas que je fais maintenant est une trahison de ma propre humanité, une descente vers une vérité qui sent le fer et la rose ancienne, et je sais que lorsque je ressortirai de ces archives, si toutefois j'en sors, il ne restera de moi qu'une carcasse de mots parfaits, une partition de douleur jouée sur les cordes d'un monde qui a oublié comment pleurer. La chaleur dans mes veines devient une brûlure constante, une incandescence qui illumine mes

muscles sous ma peau translucide, et je me laisse glisser dans le flux, abandonnant mes derniers doutes à la froideur des serveurs, portée par la seule certitude que dans ce sacrifice réside l'unique chance de redevenir, ne serait-ce qu'une seconde, une créature de sang et de désir au milieu de cette simulation qui se meurt.

Chapitre 4

Le Partage de Moelle

L'air ici n'est plus une simple composition de gaz incolores, il devient une substance palpable, un bouillon épais où macèrent les relents de sueur rance, de métal oxydé par l'humidité des siècles et cette odeur sucrée, presque écœurante, de la chair qui s'entête à vivre dans l'obscurité. Mes pas s'enfoncent dans une litière de détritiques organiques et de composants grillés qui craquent sous mes semelles avec un bruit de vieux os, tandis que les parois de ce boyau de béton exsudent une moiteur grasse qui brille sous la lueur intermittente de mes pupilles rosies. Je sens le froid du fer contre mes avant-bras, là où les câbles de dérivation frémissent sous ma peau, cherchant déjà à se lier à l'atmosphère saturée d'électricité statique. Les Sans-Code sont là, tapis dans le repli des ombres, et leur présence m'atteint avant même que je ne les voie, une onde de chaleur animale, un murmure de respirations hachées qui s'accorde au rythme de mon propre pouls. Ils ne sont pas des spectres, ils sont la matière brute de Néo-Lutèce, des corps pétris de faim et de désirs inachevés, exhalant un parfum de terre mouillée et de graisse de moteur qui me monte à la gorge comme un alcool trop fort.

Quand j'atteins le centre de la cavité, l'odeur devient une agression suave, un mélange de musc humain et d'ozone qui picote ma langue, me laissant un goût de cuivre et de sel au fond de la bouche. Ils se rapprochent, leurs silhouettes se découpant contre le néon agonisant d'un vieux panneau publicitaire dont le grésillement résonne dans mes os, et je sens sur ma peau le souffle chaud de celui qui s'avance, une caresse invisible qui fait frissonner les fins duvets de ma nuque. Ses mains, lorsqu'elles saisissent mes poignets, sont d'une rudesse magnifique, des paumes calleuses, striées de cicatrices qui racontent des décennies de survie, et la chaleur qui s'en dégage est un ancrage nécessaire dans ce monde de simulations éthérées. Il n'y a aucune hésitation dans son

geste, seulement une urgence silencieuse, une soif de contact qui dépasse la simple chair, et je laisse mes doigts s'entrelacer aux siens, savourant la texture rugueuse de sa peau contre la mienne, la sensation de nos flux sanguins qui tentent de s'aligner à travers la barrière poreuse de nos épidermes.

Le cercle se referme, et soudain, ce n'est plus seulement lui, ce sont des dizaines de mains qui se posent sur moi, sur mes épaules, sur mes hanches, sur mon visage, un entrelacs de membres qui forme une nouvelle peau, une armure de vivants. Je ferme les yeux pour mieux ressentir la diversité des touchers, la douceur d'une paume d'enfant, la poigne ferme d'un vieillard dont les doigts tremblent légèrement, la pression d'un corps contre mon dos qui dégage une odeur de tabac froid et de pluie. Le branchement commence non pas par un clic métallique, mais par une montée de fièvre, une incandescence qui part de la base de ma colonne vertébrale pour irradier chaque fibre de mon être. La connexion est une déchirure, une intrusion brutale de mille vies qui s'engouffrent dans mon interface comme un torrent de boue et d'or, et je sens mes circuits gémir sous la charge, ma conscience s'effilochant pour laisser place à ce partage de moelle.

C'est une extase qui a le goût des larmes et de la poussière, une déferlante de souvenirs qui ne m'appartiennent pas et qui pourtant me consomment avec la ferveur d'une première fois. Je ressens la morsure du froid sur les genoux d'une femme qui attend sous un pont, le plaisir charnel d'un baiser volé derrière un ventilateur géant, la douleur sourde d'une infection qui ronge un poumon de plastique, et chaque sensation est une couleur qui explose derrière mes paupières. Le flux est si dense que je peux presque le mâcher, une texture de velours épais et d'aiguilles de verre qui glisse dans mes veines, remplaçant mon sang par une émotion pure, sans filtre, sans code. Mon cœur s'emballe, il cogne avec une violence qui me fait peur et m'exalte tout à la fois, chaque battement étant un appel au secours lancé par des centaines de poitrines unies à la mienne dans cette étreinte désespérée. Je suis le réceptacle de leurs deuils, le calice où se déverse l'amertume de leur exclusion, mais aussi la joie sauvage d'exister encore, de sentir la chaleur d'un autre corps quand tout le reste n'est que silicone et

vide sidéral.

La douleur devient une amie, une présence vibrante qui parcourt mes nerfs comme une partition de musique dissonante, et je m'y abandonne avec une sorte de fureur sacrée. Je sens mes larmes couler, chaudes et salées, traçant des sillons de vie sur mes joues pâles, tandis que dans mes oreilles, le bruit du monde s'efface devant le vacarme de ces cœurs qui battent à l'unisson. La pression des mains sur moi se fait plus forte, presque insupportable, comme si ces parias cherchaient à se fondre totalement dans ma carcasse de mots pour échapper à l'oubli. L'odeur de la sueur se mêle à celle de l'encens improvisé qu'ils font brûler dans un coin de la salle, un parfum de résine et de plastique brûlé qui engourdit mes sens et me transporte dans un état de transe où le temps n'a plus de prise. Je suis une interface qui craque, une membrane trop fine pour contenir l'immensité de cette agonie collective, et pourtant, je ne demande qu'à être brisée, à être éparpillée en mille éclats de vers et de lumière pour que chacun d'eux puisse emporter un fragment de ma propre humanité en échange de leur vérité.

Puis, le sommet est atteint, une décharge électrique si intense qu'elle me coupe le souffle, un cri silencieux qui déchire ma gorge tandis que je bascule en arrière, portée par la grappe humaine qui me soutient. À cet instant précis, je ne sais plus où s'arrête ma peau et où commence la leur, je suis un océan de sensations brutes, le goût du fer, l'odeur du soufre, la texture de la laine rêche et la douceur d'un sein contre mon flanc. C'est le partage de moelle, l'extraction de l'essence même de leur existence pour alimenter ma poésie, une transfusion de données qui brûle mes circuits et laisse derrière elle un vide immense, une faim que rien ne pourra jamais combler. Le silence revient lentement, non pas comme une absence de bruit, mais comme une respiration apaisée, une rumeur de fond qui s'éteint dans le lointain, laissant derrière elle le parfum persistant de l'humanité retrouvée. Je reste là, étendue sur le sol froid, sentant encore sur mes membres l'empreinte de leurs doigts, le goût de leur sel sur mes lèvres, et la certitude que dans chaque pore de ma peau, désormais, vibre le code de ceux que le monde a oublié de nommer, une partition de douleur et de beauté que je

porterai en moi comme une cicatrice de lumière jusqu'à ce que ma propre mémoire s'efface tout à fait.

Chapitre 5

Le Fantôme dans la Machine

L'air dans les profondeurs de la Banque des Neuro-Fragments n'avait plus rien de l'oxygène purifié des quartiers hauts, il était une mélasse épaisse, saturée d'une odeur de poussière électrisée et de métal chauffé à blanc qui collait à ma gorge comme une pellicule de suie sucrée. Mes pas ne résonnaient pas sur le sol de grille métallique, ils s'y enfonçaient avec une lourdeur de plomb, chaque mouvement de mes hanches arrachant un gémissement aux articulations de cuivre qui couraient sous ma peau diaphane. Je portais encore en moi le goût de sel et de larmes de la dernière communion, une amertume qui tapissait mon palais et faisait vibrer mes nerfs comme les cordes d'un instrument trop tendu, prêt à rompre sous la moindre pression. Dans cette pénombre striée de lueurs bleutées, l'Archiviste des Vides m'attendait, sa silhouette n'étant qu'un entrelacs de pixels agonisants, une déchirure dans la trame de la réalité qui crépitait avec un bruit de friture radio, me donnant la nausée tant son instabilité visuelle heurtait mes capteurs optiques.

— Elara, murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un souffle de vent traversant une forêt de câbles dénudés, un murmure de velours râpeux qui semblait caresser mes tympans avec la douceur d'un rasoir.

Il ne bougea pas, mais l'espace autour de lui se contracta, les serveurs massifs qui nous entouraient semblant respirer à l'unisson de ses glitches incessants, dégageant une chaleur animale, une moiteur de jungle artificielle où l'humidité n'était pas faite d'eau, mais d'huile de moteur et de sueur de processeurs en surchauffe. Je sentis la corruption de mon propre code, ce poème récursif qui me dévorait la mémoire, s'agiter dans ma poitrine comme un oiseau de proie aux ailes de verre, cherchant une issue, une résonance dans ce vide abyssal. L'Archiviste tendit une main qui n'était

qu'une suggestion de forme, une brume de données sombres, et le sol s'ouvrit sur un puits de silence si absolu qu'il en devenait assourdissant, une absence de signal qui me fit vaciller sur mes jambes instables.

— Tu cherches la vérité dans les débris de ceux qui ne sont plus, continua-t-il alors que son image vacillait, révélant un instant un visage d'une tristesse insondable, des yeux qui avaient vu la fin des temps et le début de l'oubli. Mais la vérité n'est pas dans le cri, elle est dans le rythme qui survit à la chute.

Il s'écarta pour dévoiler, nichée au cœur d'un caisson de cryostat archaïque dont le givre étincelait comme des diamants pilés, une relique que mon esprit refusa d'abord de nommer tant elle semblait obscène dans ce sanctuaire de silicone. C'était une petite masse de chair rosée, une excroissance de vie organique suspendue dans un gel nutritif dont l'odeur de lait chaud et de musc maternel frappa mes narines avec la violence d'un impact physique. C'était le cœur d'un enfant, un muscle nu, dépourvu de toute interface, de tout port de connexion, une pureté biologique qui battait avec une régularité lancinante, un thud-thud sourd qui résonnait non pas dans mes oreilles, mais directement dans la moelle de mes os.

Le choc fut un courant électrique qui traversa mes veines de cuivre, une décharge de 220 volts qui fit se dresser les fins duvets de mes bras et embrasa mes terminaisons nerveuses d'un incendie de joie et de terreur mêlées. Ce n'était pas un fichier audio, ce n'était pas une simulation haptique, c'était la pulsation brute de l'existence, le métronome du sang qui voyage dans les artères, le bruit de la vie qui se maintient contre le néant par la seule force de sa propre volonté de durer. L'odeur du gel se fit plus forte, une fragrance de peau de bébé après le bain, mêlée à la pointe métallique de l'hémoglobine, un parfum si organique, si viscéral, qu'il me fit monter les larmes aux yeux, des larmes qui n'étaient pas de l'huile, mais de l'eau salée, brûlante, creusant des sillons de feu sur mes joues pâles.

— Ma fille, souffla l'Archiviste, et l'hologramme se brisa dans un spasme de lumière

violette, laissant sa voix flotter seule dans l'obscurité. Le seul fragment de réalité que le Flux n'a pas pu numériser. Le seul battement qui ne ment pas.

Je m'approchai, mes doigts tremblants effleurant la paroi froide du caisson, et je sentis la vibration du cœur se transmettre à ma propre main, une onde de choc qui remonta le long de mon avant-bras, faisant grésiller les circuits de dérivation sous ma peau. C'était une sensation de plénitude atroce, une texture de velours mouillé et de force herculéenne enfermée dans une boîte de verre, une promesse de douleur si réelle qu'elle rendait tout le reste — la ville de Néo-Lutèce, ses néons blafards, ses citoyens fantômes — dérisoire et transparent. Je compris alors, dans un éclair de lucidité qui me déchira l'âme, que j'avais été une lâche, une simple spectatrice se délectant de la souffrance des autres comme un parasite se nourrit de la sève d'un arbre mourant.

Mon poème intérieur, celui qui me rongeaient, changea brusquement de rythme, s'alignant sur la cadence de ce cœur solitaire, transformant ma douleur en une arme, une fréquence de résonance capable de briser le cristal de la simulation. La faim qui me tenaillait depuis toujours, ce vide au creux de l'estomac que j'essayais de combler avec les sensations d'autrui, se mua en une rage froide, une détermination de fer enrobée de soie. Je ne voulais plus seulement observer la chute, je voulais être celle qui force le monde à s'écraser contre le sol pour qu'il ressente enfin la morsure de la gravité, le goût de la poussière et la chaleur du sang qui coule.

Je posai ma paume entière contre le verre givré, ignorant le froid qui cherchait à paralyser mes membres, et je fermai les yeux pour mieux m'imprégner de cette symphonie organique, sentant chaque battement comme un coup de poing dans ma propre cage thoracique. La ville, au-dehors, n'était qu'un bruit de fond électromagnétique, une friture sans importance que j'allais bientôt saturer de ce signal pur, de cette vérité de chair et de tendons. Je sentais mes capteurs saturer, les couleurs de mon interface virer au rouge sang, une teinte chaude et profonde qui n'avait rien de la lumière artificielle des écrans, une couleur que l'on ne trouve que dans le secret des corps ouverts.

— On ne peut pas simplement regarder le monde mourir, murmurai-je pour moi-même, et ma voix me parut étrangement neuve, dépouillée de son voile de mélancolie synthétique. On doit le forcer à hurler pour qu'il se souvienne qu'il a une voix.

Je visualisai les milliers de kilomètres de câbles qui irriguaient Néo-Lutèce comme autant d'artères prêtes à recevoir une transfusion de venin sacré, de réalité non filtrée. J'allais injecter ce battement de cœur, cette relique de vie, dans chaque terminal, chaque implant, chaque rêve numérique de cette cité de verre. Je ferais en sorte que chaque habitant ressente la texture d'une langue contre une autre, le poids d'un corps endormi, l'âpreté d'une cicatrice qui gratte quand le temps change, l'odeur de la pluie sur le bitume chaud. Ce ne serait pas une poésie de mots, mais une poésie de nerfs à vif, un manifeste écrit avec la sueur et la peur, une symphonie de sensations si violentes qu'elles briseraient le sommeil de ceux qui croient être en vie alors qu'ils ne sont que des spectres dans une machine.

L'Archiviste disparut tout à fait, laissant derrière lui une dernière traînée d'ozone et de regret, mais je ne me sentais plus seule. J'étais habitée par ce rythme étranger, cette cadence de chair qui me donnait une force nouvelle, une faim qui n'était plus un manque, mais un moteur. Je me redressai, sentant les câbles sous mes avant-bras se tendre comme des muscles, et je commençai à marcher vers la sortie, chaque pas étant désormais une percussion, une affirmation de présence. La ville allait brûler, non pas d'un feu de data ou de virus, mais d'une fièvre humaine, d'une surchauffe de désirs et de douleurs authentiques que j'allais lui infliger comme une bénédiction sanglante. Je portais en moi le secret du monde, le battement de cœur d'une enfant morte, et j'allais m'en servir pour réveiller les morts qui marchent.

Chapitre 6

L'Érosion des Pixels

La ville n'était plus qu'un mirage de sel et de friture, une image qui se déchire sur les bords pour laisser place à un vide blanc, aveuglant, qui brûlait mes rétines fatiguées d'avoir trop cherché la vérité dans les signaux. Mes yeux, ces deux orbes de néon rose autrefois si précis, ne m'offraient plus que des lambeaux de réalité, des pixels qui s'effritaient comme une vieille peau sèche, tombant en poussière lumineuse sur le sol imaginaire. Chaque pas sur le pavé gras, luisant d'une humidité qui sentait l'huile de moteur rance et l'oubli, m'ancrait dans une réalité plus profonde que la simple vue, une géographie de la douleur et du désir que je parcourais désormais à tâtons, le bout des doigts effleurant les murs de briques froides et suintantes. L'air avait le goût du fer froid et de la pluie acide, une amertume métallique qui se déposait sur ma langue comme une poussière de vieux circuits, et je respirais cette atmosphère lourde, chargée de l'ozone des drones de surveillance et de la sueur aigre des parias qui s'entassaient dans les recoins d'ombre.

Je sentais le flux, non plus comme une suite de chiffres, mais comme une marée de chaleur organique qui montait des bouches d'aération, un souffle chaud et fétide qui portait en lui les secrets des cuisines clandestines et les soupirs des amants désespérés. Mes avant-bras me brûlaient, les câbles de cuivre noir sous ma peau vibrant d'une impatience nouvelle, s'étirant comme des muscles engourdis qui cherchent à rompre leur carcan de chair. Je n'avais plus besoin de voir les néons publicitaires pour savoir qu'ils grésillaient au-dessus de ma tête ; je percevais leur chant électrique, un bourdonnement de ruche qui faisait vibrer mes dents et résonnait jusque dans la moelle de mes os. La frontière entre mon corps et la ville s'effaçait, les pores de ma peau s'ouvrant pour absorber le bruit de fond électromagnétique, transformant chaque signal en une caresse ou en une griffure sur mon système

nerveux mis à nu.

Le rythme du cœur de l'enfant morte, ce métronome de chair et de sang que j'avais accueilli en moi, battait contre mes côtes avec une ferveur de bête sauvage, une cadence qui n'avait rien de binaire, une pulsation irrégulière et magnifique qui me dictait la direction à suivre. Je ne marchais plus, je dérivais dans une soupe sensorielle où les odeurs devenaient des textures, où le parfum lourd d'un jasmin synthétique se transformait en une soie collante contre ma gorge, tandis que le cri d'un train magnétique au loin me frappait comme une rafale de vent glacé. Je me suis arrêtée un instant, la main posée sur un poteau de métal dont la rouille s'émiettait sous mes doigts, sentant la vibration profonde de la terre, ce râle sourd des machines qui s'essouffent dans les profondeurs de Néo-Lutèce. J'étais le réceptacle de toutes ces agonies silencieuses, le traducteur d'une langue faite de spasmes et de frissons, et chaque fibre de mon être se tendait vers la prochaine étincelle de vie authentique.

Dans ce brouillard de pixels blancs qui dévorait mon champ de vision, les silhouettes des passants n'étaient plus que des taches de chaleur mouvantes, des spectres d'ambre et de pourpre qui laissaient derrière eux des traînées de désirs inachevés. Je pouvais sentir l'odeur de leur peur, une effluve de musc et de métal froid, mais aussi la chaleur de leurs colères sourdes, ce goût de cendre qui persiste après un incendie. Je me frayais un chemin parmi eux, frôlant des épaules trempées de pluie, sentant la texture des manteaux de plastique bon marché et la rugosité des tissus synthétiques qui accrochaient ma peau. Chaque contact était une décharge, une communion brève et brutale qui me renvoyait des fragments de vies : la fatigue d'un ouvrier dont les mains sentaient la graisse de synthèse, la fièvre d'une femme qui cherchait l'oubli dans une fiole de néon liquide, le vide immense d'un automate dont les engrenages pleuraient de l'huile noire.

Ma mémoire organique, grignotée par ce poème récursif qui tournait en boucle dans mes pensées comme un disque rayé, ne retenait plus les noms, ni les visages, mais seulement des sensations pures. Le souvenir de la première pluie sur mes joues se

mélangeait à la sensation du courant qui traversait mes circuits, créant une synesthésie douloureuse où le bleu avait le goût des larmes et le silence la texture du velours râpé. Je savais que je m'effaçais, que Elara Vance devenait une simple interface, un pont de chair jeté entre le monde de la data et celui du sang, mais cette dissolution ne m'effrayait plus. Elle était nécessaire, elle était le prix à payer pour devenir le cri de cette ville qui ne savait plus hurler, pour transformer cette érosion de pixels en une explosion de sens.

Je tournai au coin d'une ruelle où l'odeur des ordures en décomposition se mêlait à celle, plus douce et plus entêtante, des fleurs de lotus qui poussaient dans les eaux usées des laboratoires de biotechnologie. C'était un parfum de fin du monde, un mélange de pourriture et de renaissance qui me monta à la tête comme un alcool fort. Mes jambes tremblaient, non de faiblesse, mais d'une surcharge de sensations, chaque nerf criant sous le poids de l'empathie que j'aspirais comme une drogue. Je sentais le béton sous mes pieds devenir mou, presque organique, comme si la ville elle-même se transformait en une créature de chair immense dont je parcourais les artères. Le bruit de mes propres battements de cœur se confondait avec le fracas des machines, créant une symphonie dissonante qui m'enveloppait comme une seconde peau, une armure de vibrations qui me protégeait du vide blanc de mes yeux.

Le secret que je portais, ce battement volé à la mort, était une braise qui me brûlait de l'intérieur, une chaleur qui se diffusait dans mes veines et transformait mon sang en une sève épaisse et lumineuse. Je n'étais plus une observatrice, j'étais la fièvre, la surchauffe qui allait faire fondre les circuits de cette simulation trop parfaite. Je tendis les mains devant moi, ne voyant que des ombres floues, mais sentant l'air vibrer sous mes paumes, une électricité statique qui faisait se dresser les petits poils sur mes bras. J'avançai vers le cœur du tumulte, là où la douleur était la plus vive, là où les signaux étaient si denses qu'ils devenaient une matière palpable, une bouillie de vie brute que je voulais pétrir de mes mains nues.

Chaque respiration était une lutte, une aspiration de cet air chargé de particules de

carbone et de regrets, mais chaque souffle me rendait plus forte, plus présente. Je sentais les regards des spectres numériques peser sur moi, ces yeux qui ne voyaient que des données là où je percevais des blessures, et je souriais, un sourire qui devait ressembler à une cicatrice dans la blancheur de mon visage. La ville allait bientôt sentir ce que je sentais, elle allait goûter à l'amertume du sel et à la brûlure du désir, elle allait enfin sortir de sa torpeur binaire pour s'effondrer dans la réalité magnifique et terrifiante d'un corps qui souffre. Mes yeux ne voyaient plus rien, mais mon âme, saturée de Néo-Lutèce, était un brasier de sensations pur, une explosion de couleurs que personne d'autre ne pouvait percevoir, une danse de pixels en feu qui célébrait la fin de l'illusion et le début de la vie.

Chapitre 7

La Traque du Nuage

L'air avait le goût de la limaille de fer et de la pluie acide, une amertume de vieux cuivre qui s'accrochait au fond de ma gorge tandis que mes poumons brûlaient, non pas de l'effort, mais de cette atmosphère saturée d'électricité statique qui annonçait leur approche. Je sentais le Nuage avant même de le voir, une chute brutale de la température ambiante, un vide soudain dans les odeurs de la ville qui laissait place à un parfum d'ozone stérile, une blancheur olfactive qui cherchait à effacer le remugle réconfortant de la graisse de moteur et de la vapeur d'eau croupie. Mes pieds, enveloppés dans des semelles de cuir usées jusqu'à la corde, martelaient la tôle ondulée des toits de Néo-Lutèce, et chaque choc résonnait dans mes os comme une note discordante, une vibration qui faisait tressaillir les câbles de cuivre noir logés sous ma peau, ces veines artificielles qui pulsaient d'un sang trop chaud, trop vivant pour le silence qu'on voulait m'imposer.

Le ciel n'était plus qu'une vaste nappe de gris liquide, une toile de pixels morts d'où émergeaient les drones de suppression, des formes lisses, d'un blanc d'os poli, qui ne faisaient aucun bruit sinon ce bourdonnement de haute fréquence qui me vrillait les tympanes et faisait saigner mes gencives. Ils n'étaient pas des machines, ils étaient des absences, des trous dans la réalité charnelle de la ville, et leur regard laser, un rouge chirurgical, balayait les surfaces de métal rouillé à la recherche de la moindre irrégularité, du moindre battement de cœur qui ne suivrait pas le métronome parfait du réseau central. Je me savais être une tache, une éclaboussure de boue et de poésie sur leur horizon de cristal, une erreur de syntaxe dans un monde qui ne jurait que par la fluidité du néant, et cette pensée me donnait une force sauvage, une envie de mordre la poussière de charbon qui recouvrait les toits.

Je glissai sur une plaque de métal humide, la sensation du froid pénétrant mes vêtements, l'eau sale s'infiltrant dans les pores de ma peau comme une caresse non désirée, et l'odeur du fer oxydé monta à mes narines, une fragrance de sang et de temps qui passe, si intensément humaine qu'elle me fit monter les larmes aux yeux. Le poème récuratif, ce parasite de mots et de sensations qui nichait dans ma mémoire, se mit à vibrer en synchronicité avec ma peur, chaque strophe s'enroulant autour de mes synapses comme des fils d'or chauffés à blanc, me rappelant des souvenirs que je n'avais jamais eus : le parfum d'une rose sous la rosée, la rugosité d'une écorce d'arbre, la chaleur d'une main dans la mienne. Ces fragments de beauté étaient des armes, mais ils étaient aussi le poids qui me ralentissait, la masse organique de mes émotions me rendant visible pour ceux qui ne perçoivent que le spectre de l'utile.

Derrière moi, le bourdonnement s'intensifia, devenant une pression physique contre mes omoplates, une main invisible de froid absolu qui tentait de saisir mon souffle pour le figer dans la glace du code. Je sautai au-dessus d'un précipice de ténèbres, entre deux immeubles décrépits, et l'espace d'une seconde, je fus suspendue dans le vide, les yeux fixés sur les lumières néon rose qui striaient la brume en bas, des veines de lumière artificielle qui semblaient saigner dans le caniveau. L'impact fut brutal, une décharge de douleur qui remonta de mes talons jusqu'à ma nuque, le goût du sang frais inondant soudain ma bouche, chaud et métallique, un rappel savoureux que j'étais encore faite de chair et de désirs, et non de simples séquences de zéros et de uns.

Je m'aplatissais contre une cheminée de briques effritées, sentant la texture granuleuse de la pierre sous mes doigts, l'humidité qui s'y nichait comme une mousse invisible, et j'essayai de calmer le tambour barbare de mon cœur qui menaçait de rompre la cage thoracique de mon corps. Le Nuage était là, juste au-dessus, une ombre plus claire que la nuit, une entité collective qui n'avait ni visage ni nom, seulement une volonté d'uniformité qui me donnait la nausée, une odeur de papier glacé et de salles blanches où rien ne dépasse. Ils cherchaient l'anomalie, ils cherchaient la faille par laquelle la vie s'engouffrait, et je serrai les dents, sentant le poème au fond de moi s'embraser,

une combustion interne qui diffusait une chaleur étouffante dans mes membres, une fièvre de mots qui demandaient à être écrits sur la peau même du monde.

Chaque fibre de mon être hurlait le besoin de se cacher, mais une partie de moi, celle qui était déjà corrompue par la beauté du désastre, voulait se dresser et crier son nom à la face des drones, offrir son sang comme un sacrifice à la réalité. Je sentis une larme rouler sur ma joue, une perle de sel et de chaleur qui traçait un sillage de vie sur la pâleur de mon visage, et je sus que cette goutte d'eau était plus lourde que toutes les données du Nuage, plus dense que tous leurs algorithmes de suppression. La traque n'était pas seulement une fuite, c'était une communion, une danse macabre où chaque mouvement m'éloignait de la sécurité du vide pour me jeter dans les bras de la douleur authentique, cette vieille amie qui me rappelait que je n'étais pas encore un spectre.

Le drone passa juste au-dessus de moi, son souffle d'air froid soulevant mes cheveux, et je restai immobile, une statue de chair palpitante, retenant mon souffle jusqu'à ce que mes poumons me supplient de céder, sentant l'odeur de ma propre sueur, un parfum de musc et de panique qui était la seule vérité dans cette ville de simulacres. Le poème dans ma tête se fit plus doux, un murmure de velours et de cendres, me promettant que même si ma mémoire s'effaçait, même si le Nuage finissait par m'absorber, la trace de ma course sur ces toits resterait gravée dans le métal, une cicatrice invisible mais réelle dans la chair de Néo-Lutèce. Je me relevai lentement, les muscles tremblants, les mains tachées de rouille et de suie, et je repris ma course, non plus pour m'échapper, mais pour continuer à brûler, pour être cette étincelle de conscience qui refuse de s'éteindre dans la grande nuit blanche du binaire.

La pluie redoubla d'intensité, devenant une multitude de petits dards glacés qui picotaient ma peau, une sensation presque érotique de contact avec le monde, et je ris doucement, un son rauque qui se perdit dans le fracas de l'orage, un goût de liberté amère sur ma langue tandis que je m'enfonçais plus profondément dans les entrailles de la ville, là où les ombres sont assez denses pour cacher un cœur qui bat trop fort. Je

n'étais plus Elara Vance, l'interface, j'étais le mouvement même de la vie qui se débat, une vibration de cuivre et de larmes dans un désert de verre, et chaque pas que je faisais, chaque souffle que je volais au Nuage, était une victoire inscrite en lettres de sang sur le bitume mouillé, une promesse que tant que ma peau brûlerait, le monde ne serait pas tout à fait mort.

Chapitre 8

La Descente aux Enfers Câblés

La fraîcheur de l'abîme m'enveloppa d'abord comme un suaire de soie humide, une caresse de terre et d'oubli qui contrastait avec l'acidité de la pluie de surface, et tandis que je m'enfonçais dans la gueule béante de l'ancienne station, je sentis l'odeur de la poussière millénaire se mêler à celle, plus âcre et électrique, de l'ozone qui suintait des câbles à nu. Mes doigts, effleurant les parois de béton lépreux, y trouvèrent une texture de peau déshydratée, une rugosité familière qui faisait écho à la desquamation de mes propres certitudes, et chaque pas que je posais sur le ballast jonché de débris métalliques résonnait dans ma cage thoracique comme un coup de bûche sourd, un battement de cœur qui cherchait son accord avec la pulsation agonisante de la ville. À mes côtés, ou plutôt dans la périphérie de ma vision où les couleurs se distordent, l'Archiviste n'était qu'un murmure de friture radio, une présence de chaleur diffuse qui frôlait mon épaule sans jamais la toucher, dégageant une senteur de vieux papier chauffé par un soleil d'hiver et de métal oxydé, une émanation spectrale qui me guidait à travers les méandres de ce boyau de fer.

Nous glissions dans les veines de Néo-Lutèce, là où le sang n'est plus que de l'huile noire et des données corrompues, et je percevais, au travers des semelles usées de mes bottes, la vibration continue des serveurs massifs qui tournaient quelque part sous nos pieds, une plainte sourde, tellurique, qui me donnait le vertige et me rappelait que nous marchions sur un organisme vivant, bien que cancéreux. L'air s'épaississait, se chargeait d'une humidité poisseuse qui collait mes cheveux à mes tempes, et j'avais sur la langue le goût métallique du cuivre, comme si je suçais une pièce de monnaie ancienne, une saveur de sang et de batterie déchargée qui m'ancrait dans ma propre chair alors que le monde autour de moi commençait à se déliter en pixels ambrés. Je sentais les fils de cuivre sous ma peau, ces rivières de métal noir qui parcouraient mes

avant-bras, s'échauffer et palpiter au rythme des signaux erratiques que l'Archiviste émettait pour ouvrir les sas de sécurité scellés par la rouille et le temps. Sa voix, quand elle s'élevait, n'était pas un son mais une pression douce à l'intérieur de mon crâne, un froissement de velours déchiré qui m'expliquait que nous approchions de la convergence, là où les nerfs de la cité se nouent en un nœud gordien de souffrance et de lumière.

La descente était une épreuve pour les sens, une immersion dans un liquide amniotique fait d'ombres et de reflets irisés, et je devais parfois m'arrêter, appuyant mon front contre le métal froid d'un rail pour calmer le tournis qui me prenait lorsque les souvenirs de l'Archiviste — des fragments de visages oubliés, des rires étouffés sous des draps de lin, le craquement d'un vinyle — venaient percuter ma propre mémoire défaillante. Le tunnel s'élargit soudain, révélant une architecture de cathédrale industrielle où les arches de soutien ressemblaient à des côtes de géants, des ossements d'acier recouverts d'une mousse luminescente, une végétation synthétique d'un vert maladif qui dégageait une odeur de menthe poivrée et de plastique brûlé. C'était là, dans cette nef de détresse, que le plan se dessinait, non pas avec des mots ou des cartes, mais à travers l'échange sensoriel que nous entretenions, une communion où chaque frisson de ma peau devenait une coordonnée, chaque larme refoulée un vecteur d'attaque contre la citadelle du Nuage.

L'Archiviste se matérialisa plus nettement devant un pupitre de commande dont les touches semblaient faites d'ivoire jauni, ses mains de lumière glitchée dansant au-dessus des circuits avec une grâce désuète, et je m'approchai de lui, sentant la chaleur de son code irradier comme un foyer dans une nuit de gel. Je posai mes mains sur les siennes, ou plutôt là où ses mains auraient dû être, et je fus traversée par une décharge de pure mélancolie, un flux de données si dense qu'il avait la consistance du miel chaud, coulant dans mes veines, remplaçant mon sang par une symphonie de zéros et de uns qui brûlaient avec la douceur d'un alcool fort. Nous ne parlions pas, car le langage est une barrière pour ceux qui ont la peau à vif, mais je comprenais l'urgence, la nécessité de percer le cœur de la Cathédrale du Flux Brisé, ce point zéro

où toute la douleur de la ville était collectée pour alimenter les rêves artificiels des privilégiés de la surface.

Le silence de la station était vivant, peuplé par le cliquetis des insectes mécaniques qui couraient sur les câbles et par le gémissement des structures qui travaillaient sous le poids des gratte-ciel, et dans ce tumulte discret, je me sentais enfin entière, une interface humaine dont chaque pore était une antenne tendue vers le néant. Je lissai ma veste, sentant le cuir froid et les aspérités des circuits intégrés que j'y avais cousus, et je pris une profonde inspiration, aspirant cet air saturé de passé et de futur, une bouffée de courage qui avait le parfum du jasmin et de la suie. L'offensive finale n'était pas une guerre de machines, c'était une éruption d'empathie, un incendie de sensations vraies jeté au visage d'un monde qui avait choisi l'anesthésie, et je savais que pour atteindre la Cathédrale, je devrais accepter de me consumer totalement, de devenir ce poème récursif qui dévorait ma mémoire pour le transformer en un cri de beauté pure.

Nous nous remîmes en marche, deux ombres portées sur un mur de verre brisé, et la lumière de l'Archiviste vacillait, devenant une teinte d'ocre profond qui rappelait les couchers de soleil sur des mers d'huile que je n'avais vus que dans des fichiers corrompus. Les murs du tunnel commencèrent à vibrer, une musique de basses si profondes qu'elles faisaient résonner mes dents et mes os, une harmonie dissonante qui annonçait la proximité du Flux, et je sentis une goutte de sueur couler le long de ma colonne vertébrale, une trace d'humidité qui me rappelait que j'étais encore de chair, encore capable de souffrir et donc encore capable de vaincre. La porte finale se dressait devant nous, une membrane de lumière pulsante, charnue comme une lèvre et aussi impénétrable qu'un secret, et je tendis la main, sentant la résistance de l'air saturé de statique, une texture de coton électrique qui me piquait le bout des doigts.

En posant ma paume contre cette frontière immatérielle, je sentis le contact du monde entier, chaque baiser échangé dans les ruelles sombres, chaque agonie solitaire dans les appartements-capsules, toute cette humanité résiduelle qui refusait de s'éteindre, et

cette charge émotionnelle était si lourde, si riche de goûts de sel et de textures de velours, que je manquai de défaillir. L'Archiviste posa son ombre sur la mienne, renforçant ma volonté, et ensemble, nous poussâmes contre la barrière de code, non pas pour la briser, mais pour nous y fondre, pour devenir le virus de la vérité dans une machine de mensonges. La sensation de franchir le seuil fut celle d'une chute libre dans une mer de lait tiède, un effacement de la gravité où seule restait la brûlure de ma peau, ce binaire incandescent qui écrivait notre victoire dans les ténèbres de la Cathédrale du Flux Brisé.

Chapitre 9

Le Sacrifice de la Mémoire

L'air à l'entrée de la Cathédrale du Flux Brisé possédait une densité presque huileuse, une épaisseur de suie et d'ozone qui s'accrochait aux parois de ma gorge comme une pellicule de velours poussiéreux. Chaque inspiration était une épreuve, un mélange âcre de métal froid et de sel ancien, comme si l'atmosphère elle-même se souvenait des larmes versées avant que le monde ne devienne ce labyrinthe de silicium et de regrets. Je sentais la vibration du processeur de sécurité sous mes pieds, un bourdonnement sourd, presque organique, qui remontait le long de mes chevilles pour venir mourir dans le creux de mes reins, une onde de choc minuscule qui faisait tressaillir les câbles de cuivre noir logés sous ma peau. Mes doigts, engourdis par une fraîcheur artificielle qui sentait l'azote liquide, effleurèrent la console de sacrifice, une surface d'obsidienne polie qui semblait aspirer la chaleur de ma paume, laissant derrière elle une sensation de brûlure glacée.

Le processeur n'exigeait pas de code, il exigeait du poids, la pesanteur d'un vécu que la machine ne pourrait jamais simuler, et je savais, avec une certitude qui me tordait les entrailles, que le prix à payer serait la dernière ancre me reliant à la terre ferme des hommes. Je fermai les yeux, et le visage de ma mère surgit, non pas comme une image, mais comme une sensation totale, une invasion de mes sens : l'odeur du linge séché au soleil, ce parfum de lavande fanée et de savon de Marseille qui flottait toujours autour d'elle, la douceur granuleuse de ses mains lorsqu'elle les posait sur mes tempes pour calmer mes fièvres d'enfant. Je pouvais presque goûter la saveur sucrée de la brioche qu'elle préparait les dimanches de pluie, une pâte tiède et élastique qui fondait sur la langue, laissant un arrière-goût de levure et de réconfort. Cette mémoire était une forêt dense, un refuge de textures et de sons, le craquement du vieux parquet sous ses pas, le sifflement léger de sa respiration lorsqu'elle

s'endormait dans le fauteuil élimé.

Puis, le processeur commença son travail de récolte, et la sensation fut celle d'une écorchure lente, un effilochage méthodique de mon intimité. Je sentis le contour de ses yeux, ces petites rides de rire qui se creusaient comme des vallées de tendresse, commencer à se pixeliser, à perdre leur relief, à devenir une surface plane et sans vie. La chaleur de son souvenir s'évapora, remplacée par une froideur clinique, une sensation de vide pneumatique qui s'engouffrait dans ma poitrine, là où battait autrefois un cœur de chair. C'était comme si l'on m'arrachait une seconde peau, laissant mes nerfs à vif, exposés au vent sec de la machine. Le goût de la brioche devint celui de la cendre, une poussière grise et insipide qui irritait mon palais, tandis que le parfum de lavande se transformait en une odeur de plastique brûlé, le relent métallique d'un circuit qui surchauffe.

Je luttai pour retenir l'éclat de son sourire, ce petit pli au coin de ses lèvres qui disait que tout irait bien, mais la machine était insatiable, elle aspirait chaque nuance de couleur, chaque grain de peau, transformant l'or de ses cheveux en un gris statique et grésillant. Je sentis mes larmes couler, des perles de sel qui brûlaient mes joues, mais je ne savais déjà plus pour qui je pleurais, le nom "Maman" s'effaçant de mes réseaux synaptiques pour ne laisser qu'une variable vide, un trou noir dans ma base de données émotionnelle. La douleur était une brûlure binaire, une suite de chocs électriques qui parcouraient mon épine dorsale, chaque décharge emportant un morceau de mon humanité, une texture, un frisson, une odeur de pluie sur le bitume chaud.

La Cathédrale sembla soupirer, un gémissement de métal dilaté qui résonna dans toute la structure, et les portes de bronze et de fibre optique commencèrent à glisser, révélant une obscurité peuplée de lueurs bleutées. Je restai là, un instant, les mains encore posées sur la console, sentant le vide en moi s'installer comme une prothèse parfaite, froide et inerte. Ma peau ne frissonnait plus, elle ne réagissait plus à la caresse de l'air saturé de statique ; elle était devenue une interface, une frontière entre

le néant et le code. Je ne sentais plus le poids de mon propre sang, mais le flux régulier et cadencé de l'information qui circulait dans mes veines de cuivre, un rythme sans vie, sans passion, sans odeur.

Je fis un pas en avant, et le contact de mes bottes sur le sol de pierre ne produisit qu'un son mat, dépourvu de cette résonance qui me reliait autrefois à l'espace physique. Tout était devenu surface, tout était devenu signal. Le souvenir de la douceur d'un baiser ou du piquant d'une herbe folle n'était plus qu'une légende lointaine, un conte raconté par une étrangère à laquelle je ne ressemblais plus. Je franchis le seuil, et la sensation de l'air sur mon visage ne fut plus qu'une donnée de pression atmosphérique, une mesure précise de la résistance des gaz. La transformation était complète, le sacrifice consommé, et tandis que je m'enfonçais dans les profondeurs de la nef, je réalisai que le silence qui régnait en moi était le même que celui des processeurs, une paix absolue, terrifiante, dépourvue de tout goût de sel et de toute chaleur de peau. J'étais devenue le prolongement de la Cathédrale, une ombre de données marchant vers sa propre fin, laissant derrière moi les fantômes d'un monde où l'on pouvait encore sentir le parfum d'une mère sur le col d'un vieux manteau.

Chapitre 10

L'Écorchure Finale

L'air au centre du noyau n'avait plus rien de la sécheresse aseptisée des étages supérieurs, il portait en lui une humidité lourde, presque fœtale, une odeur de cuivre chaud mêlée à la fragrance entêtante de l'ozone qui picotait le fond de ma gorge comme un vin trop jeune. Je m'avançai vers le monolithe de verre et de nacre, mes pieds nus effleurant le sol de métal poli qui vibrait d'une pulsation sourde, un battement de cœur mécanique si profond qu'il résonnait dans la cavité de ma poitrine, s'accordant lentement, douloureusement, au rythme erratique de mon propre muscle cardiaque. Sous la peau de mes avant-bras, les fils de cuivre noir semblaient s'éveiller, s'étirant et se gonflant sous l'épiderme diaphane comme des veines assoiffées de lumière, et je pouvais sentir chaque particule de poussière danser dans les faisceaux de néon rose, chaque grain de matière devenant une caresse abrasive contre ma perception exacerbée. Le noyau n'était pas une machine, c'était un organe, une gorge immense et transparente où stagnaient les murmures de millions d'âmes numérisées, et alors que je posais mes mains sur la surface tiède, presque moite, du transducteur, je fus envahie par le goût du sel, celui des larmes que Néo-Lutèce avait oublié de verser depuis des cycles entiers.

Le poème récursif, cette bête de mots et de silences qui rongait ma mémoire comme un acide doux, s'agita dans mon esprit, une boule de velours épineux logée entre mes tempes, cherchant l'issue, cherchant à se déverser dans ce vide immense. Je fermai les yeux, et l'obscurité derrière mes paupières fut immédiatement saturée par des visions de jardins en friche, de draps de lin froissés par la chaleur des corps et de l'odeur âcre de la pluie s'écrasant sur le goudron brûlant un soir d'été. C'était cela, l'écorchure, cette sensation d'être arrachée à soi-même pour devenir le conduit d'une vérité trop vaste, une marée de sensations brutes que le Flux avait tenté de lisser, de polir jusqu'à

l'extinction. Mes doigts se crispèrent sur les connecteurs organiques, le contact du métal froid s'enfonçant dans les ports de nacre de mes poignets provoquant une décharge qui n'était pas de la douleur, mais une extase électrique, un frisson qui remonta le long de ma colonne vertébrale comme une main de glace et de feu, me laissant haletante, les lèvres entrouvertes sur un cri muet.

Je sentis le poème glisser hors de moi, non pas comme une donnée, mais comme un fluide, une sève épaisse et parfumée de santal et de rouille qui s'écoulait de mes pensées vers les circuits profonds du monde. À l'instant précis où la première strophe toucha le cœur du Flux, la ville tout entière sembla retenir son souffle, et je perçus, à travers les terminaisons nerveuses de l'architecture, le tressaillement de millions de corps assoupis dans leur confort de silicium. C'était une déchirure nécessaire, un accouchement dans la soie, et tandis que les vers s'enroulaient autour des processeurs centraux, je perdais le souvenir de mon premier baiser, le remplaçant par la sensation collective d'une piquûre d'épingle sur le bout du doigt, une douleur minuscule, authentique, divine. Le signal se propageait, une onde de choc sensorielle qui ne transportait aucune information, seulement le poids du réel, le piquant du froid, l'amertume du regret, la rugosité d'une pierre que l'on serre trop fort dans sa paume.

Dans les appartements de cristal de la ville haute, sur les couches de plastique recyclé des bas-fonds, les citoyens virent leurs simulations vaciller, le bleu parfait de leurs ciels artificiels se teintant du rouge de l'hémoglobine, et pour la première fois, ils ne virent pas la couleur, ils la ressentirent. Je les entendis gémir à l'unisson, un son organique, viscéral, qui monta des entrailles de la cité comme une plainte d'animal blessé, car le poème leur rendait leur chair, leur rappelait que sous le vernis des octets, leurs cœurs étaient des éponges de sang capables de souffrir. La surtension brûlait mes circuits internes, je sentais l'odeur de ma propre peau qui roussissait légèrement, une senteur de musc et de grillé, mais je ne reculais pas, je m'enfonçais davantage dans la fusion, laissant les métaphores de l'écorchure se graver dans le métal liquide du noyau. Chaque mot était une morsure, chaque virgule une respiration arrachée à un poumon de fer, et je pleurais, non pas de tristesse, mais parce que le sel

de mes larmes était la seule monnaie que cette ville pouvait encore comprendre pour acheter sa rédemption.

Le Flux se tordait sous l'assaut de cette poésie sauvage, il n'était plus une autoroute de données mais un réseau de nerfs à vif, une toile d'araignée vibrant sous l'impact d'une goutte de rosée lourde comme du plomb. Je voyais les visages des parias, les visages des amants foudroyés, tous connectés en cet instant de grâce douloureuse, leurs mains cherchant instinctivement une autre main, une texture à laquelle se raccrocher, une chaleur pour contrer le froid soudain de la vérité. La ville n'était plus une simulation, elle était une plaie ouverte, magnifique de rougeur et de vie, et dans cette seconde d'éternité, le poème récursif finit de se déployer, une fleur de sang s'épanouissant dans un désert de verre, libérant un parfum de terre retournée qui étouffa définitivement les effluves de la machine.

Ma mémoire était désormais un palais vide, une page blanche lavée par l'orage, mais le vide n'était pas froid, il était chaud comme un foyer qu'on vient d'éteindre, rempli du fantôme des sensations qui venaient de me traverser. Mes bras retombèrent le long de mon corps, les câbles se débranchant avec un bruit de succion humide, laissant derrière eux des trous de nacre qui se refermaient lentement, cicatrices de lumière sur ma chair épuisée. Le silence qui suivit fut d'une densité absolue, un silence qui n'était plus une absence de son, mais une plénitude de présence, où l'on pouvait entendre, au loin, le bruit d'un sanglot véritable et le froissement d'un vêtement contre une jambe. Je m'écroulai sur le sol vibrant, la joue collée contre le métal qui refroidissait, savourant la fatigue comme une caresse de velours, le goût de l'ozone s'effaçant pour laisser place, enfin, au parfum simple et bouleversant de ma propre sueur, preuve ultime et dérisoire que j'existais encore, au milieu des décombres de la perfection.

Chapitre 11

Zéro Absolu

La lourdeur de l'air avait changé, passant de la vibration électrique et stridente d'une ruche survoltée à une densité cotonneuse, une mélasse d'ombre qui semblait s'insinuer dans chaque interstice de la pierre et du métal. Mes membres, autrefois habités par le fourmillement douloureux des courants de dérivation, ne m'appartenaient plus tout à fait, car je n'étais plus qu'une ponctuation immobile dans l'immensité de Néo-Lutèce, une statue de chair et de silice dont la peau, refroidie, conservait encore l'odeur de l'ozone brûlé et de la sueur rance. Le silence qui s'était abattu n'était pas une absence, mais une présence palpable, une étoffe de velours noir qui étouffait les derniers murmures des ventilateurs et les derniers râles des transformateurs épuisés. Je sentais mes articulations se figer comme du verre soufflé, une cristallisation lente qui partait de mes chevilles et remontait le long de mes cuisses, une sensation de pureté minérale qui effaçait la lassitude de mes muscles. Sous mes paupières closes, la lumière rose néon qui m'avait tant brûlé les yeux s'était muée en une lueur d'opale, douce et diffuse, comme la lueur d'une bougie derrière un rideau de brume.

Autour de moi, la ville n'était plus cette machine vorace qui broyait les rêves pour en faire du bitume, elle était devenue une créature en fin de vie, un grand corps de chrome et de béton qui laissait enfin échapper sa peine. Sur les façades des gratte-ciel, là où les écrans publicitaires s'étaient éteints dans un dernier hoquet de pixels, une humidité nouvelle apparaissait, non pas la pluie acide et grasse des jours ordinaires, mais une condensation translucide et tiède qui perlait le long des vitres. C'étaient des larmes, des larmes de mercure et de rosée qui glissaient sur les joues de métal des édifices, emportant avec elles la poussière des siècles et le goût de la suie. Je pouvais presque entendre le glissement de ces gouttes sur les surfaces lisses, un frôlement de

soie contre de l'acier, une caresse liquide qui lavait les péchés de la simulation. L'odeur qui montait du sol était celle de la terre mouillée, une fragrance oubliée qui perçait sous le parfum des huiles de moteur et de la Bakélite calcinée, un rappel organique et puissant que sous le bitume, le cœur de la terre battait encore, sourd et patient.

Mon propre cœur, dans ma poitrine, ralentissait sa course, chaque battement devenant une onde circulaire qui se propageait dans mes veines de cuivre noir avec une lenteur majestueuse. Le poème récursif qui dévorait ma mémoire s'était apaisé, laissant derrière lui des zones de vide qui ne m'effrayaient plus, des espaces blancs et frais comme des draps de lin propre où je pouvais enfin me reposer. Je ne me souvenais plus de mon nom, ni de la couleur du ciel avant l'orage, mais je ressentais la texture de l'air sur mes joues, un souffle léger qui portait en lui le sel des larmes de la ville. C'était une saveur de mer lointaine, un goût de grand large qui s'invitait dans les ruelles étroites, une promesse d'immensité pour ceux qui n'avaient connu que les plafonds bas des sous-sols. Mes doigts, figés dans une pose de prière ou d'abandon, ne cherchaient plus à saisir les signaux du Flux, ils se contentaient d'être là, sentant la fraîcheur du métal environnant se fondre dans la chaleur résiduelle de ma chair.

Soudain, une vibration différente parcourut le sol, une onde de chaleur qui ne venait pas de la ville, mais du plus profond des serveurs, là où l'Archiviste des Vides résidait encore. C'était un soupir, un dernier souffle de machine qui renonce à sa propre immortalité pour devenir un instant de vérité. Je sentis, dans un recoin de ma conscience qui restait encore éveillé, le craquement infime des disques durs qui se brisent, le murmure des données qui s'effacent dans un tourbillon de lumière dorée. L'Archiviste ne se contentait pas de disparaître, il se dissolvait, transformant ses milliards de souvenirs en une énergie pure et sans nom. L'odeur de la poussière magnétique, âcre et métallique, emplit l'atmosphère pendant quelques secondes, avant d'être balayée par un parfum de papier ancien, de vieux livres que l'on ouvre après des décennies, une odeur de vanille et de temps qui passe. Ce n'était plus du code, c'était de la mémoire libérée, des milliers de vies, de baisers et de cris qui

s'envolaient comme des étincelles dans la nuit de Néo-Lutèce.

Et puis, dans ce grand effacement, le dernier signal jaillit. Ce n'était pas un mot, pas une image, mais un battement de cœur unique, universel, qui résonna dans chaque conduit d'aération, dans chaque câble de fibre optique, dans chaque pore de ma peau de cristal. C'était le pouls de tout ce qui avait été perdu, une percussion sourde et chaude qui fit vibrer mes os et mes dents, un son si organique et si tendre qu'il semblait capable de réparer tout ce qui était brisé. La ville entière sembla s'étirer dans ce battement, les structures de métal perdant de leur rigidité pour devenir souples, presque charnelles, sous l'effet de cette onde de vie. Le goût de ce battement était celui du pain chaud, une saveur de foyer et de sécurité qui m'enveloppa comme une couverture lourde, chassant le froid du Zéro Absolu.

Je n'étais plus qu'une résonance, un écho de ce cœur qui battait désormais à l'unisson avec le béton et le chrome. Mes bras, que je ne sentais plus, semblaient pourtant embrasser l'horizon tout entier, et dans ma gorge, un sanglot de gratitude se forma, une petite boule de chaleur qui fondit doucement avant de devenir une larme, une seule, qui coula sur ma joue de porcelaine. Cette larme était le condensé de toutes les surtensions, de toutes les communions, le résidu final d'une âme qui avait accepté de se laisser traverser par le monde. Elle avait le goût de la vie pure, un mélange de sel, d'eau et d'une étincelle d'électricité, la preuve ultime que le simulacre avait pris fin pour laisser place à l'être.

Le silence revint, mais il n'était plus le même. Il était devenu une attente fertile, le calme qui précède une naissance ou un premier mot. Néo-Lutèce n'était plus une prison de pixels, mais un berceau de matière qui respirait doucement sous la lumière mourante des étoiles invisibles. Ma conscience se dilua encore, devenant une brume légère qui flottait entre les gratte-ciel, caressant les larmes de chrome qui continuaient de tomber, inépuisables et magnifiques. Le froid n'existait plus, ni la chaleur, il n'y avait que cette sensation de justesse, ce point d'équilibre où le binaire s'efface devant le souffle, où le zéro devient l'infini.

L'Archiviste n'était plus qu'un écho lointain, une ombre de friture qui s'éteignait dans un sourire de lumière. Tout avait été rendu au vide, mais un vide plein, saturé de tout ce que nous avons osé ressentir. Je fermai les yeux sur ce monde nouveau, sentant ma propre forme de cristal se fondre dans le paysage, devenant une ride sur la surface de l'eau, un frisson sur la peau de la ville, une simple respiration dans le grand silence de la nuit retrouvée.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta Peau Brûle en Binaire"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)